



Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN ÉTUDES ANGLOPHONES

**Les inscriptions en anglais comme marques linguistiques du flux et
l'hybridité linguistique en France. Le cas des graffitis et des
tatouages.**

Sommaire Français

Présentée et soutenue publiquement le 22 novembre 2023 par

Jeni PEAKE

Sous la direction de :

Jean Albrespit, Professeur, Université Bordeaux Montaigne (Co-directeur de thèse)

Alexandra Reynolds, Maître de Conférences, Université de Bordeaux (Co-directrice de thèse)

Membres du jury

Catherine Chauvin, Maître de Conférences - HDR, Université de Lorraine

Anne Geslin-Beyaert, Professeur, Université Bordeaux Montaigne

Linda Pillière, Professeur, Aix-Marseille Université

Laurent Rouveyrol, Professeur, Université Sorbonne Nouvelle

Table des matières

Résumé.....	3
Introduction.....	4
Problématique.....	7
Etat de l'art.....	8
Méthodologie.....	18
Graffiti.....	22
Tatouages.....	25
Les graffiti et les tatouages, des inscriptions privé dans le public.....	27
Conclusions.....	29
Bibliography.....	32
Sitographie.....	38

Résumé

Cette thèse se propose d'étudier les inscriptions en anglais dans l'espace public en France, en prenant l'exemple de Bordeaux. L'étude se concentre sur les graffiti et les tatouages (espace privé, mais visibles dans l'espace public). L'objectif est d'étudier les interactions entre français et anglais et l'appropriation de l'anglais par des francophones. Des travaux récents suggèrent que le phénomène d'emprunt entre langues devient de plus en plus fréquent. En conséquence, il nous apparaît nécessaire d'étudier pour quelles raisons l'anglais est choisi par rapport au français et de nous pencher sur les mots et expressions hybrides, mélange d'anglais et de français, comme « Pichouline forever ». La question du prestige de l'anglais est abordée : une langue ressentie comme prestigieuse est une langue dominante ; les emprunts sont le plus souvent faits dans ces langues. Mais d'autres raisons, aussi subjectives, sont identifiées grâce à des enquêtes et des entretiens. Le fait que l'anglais est présent dans l'espace public est la preuve que l'utilisation de la langue anglaise devient de plus en plus une habitude pour les francophones. La question est alors : quel processus est-il à l'œuvre dans ce flux entre langues ? Peut-on parler de bilinguisme ? Ces questions en suscitent d'autres : simple contact entre langues ou mélange de langues et de cultures ?

Introduction

Dans le cadre d'une thèse consacrée aux langues, on explore l'utilisation de l'anglais comme langue seconde en France par le biais du graffiti et du tatouage. Elle sera étudiée à partir d'une analyse de corpus de tatouages et d'inscriptions graffiti collectés par la chercheuse.

L'étude s'est déroulée entre 2019 et 2023 et a été inspirée par la poursuite de mon projet de master et par mes interactions avec des usagers de l'anglais comme langue seconde en France. Au cours de mon master, j'ai découvert qu'il y avait peu de recherches analysant les graffitis en langue anglaise hors d'un pays où l'anglais est une langue officielle. J'ai donc décidé de poursuivre cette ligne d'enquête avec l'ajout de tatouages en anglais. Les similitudes entre les graffitis et les tatouages seront évaluées au cours de l'état de lieux de la littérature, puis en comparant les données utilisées dans cette étude.

Comme nous aurons l'occasion de le voir dans l'état des lieux de la littérature, la définition de la notion de graffiti est confuse, pour les artistes qui en font, ainsi que pour la communauté scientifique qui l'étudie. Le terme « script tattoo » est utilisé dans cette étude pour désigner les tatouages contenant du texte et le terme « graffiti inscription » est utilisé pour désigner tous les graffitis, tags et du street art contenant du texte. Les tatouages et les inscriptions en graffiti en question sont rédigés en anglais et se trouvent respectivement sur le corps de locuteurs qui parle le français comme première langue ou sur des surfaces publiques à Bordeaux, en France.

Étant spécialisé dans les études anglophones, cette étude se concentre sur l'expression de l'identité linguistique à travers les graffitis et les tatouages qui contiennent de l'anglais. L'identité et la langue sont considérées comme des constructions sociales non fixes (Reynolds 2016, p. 8). Les propositions dans cette thèse ouvrent un certain nombre de perspectives et ils visent à renforcer ce qui a déjà été établi sur l'utilisation informelle de l'anglais comme deuxième langue à travers les graffitis et les tatouages. L'utilisation informelle de l'anglais pourrait être définie par l'endroit dans lequel il est utilisé, par exemple les environnements formels ou artificiels peuvent être définis comme une salle de classe, par opposition à des environnements informels ou naturels qui sont hors de la salle de classe (Krashen 1976). Les endroits informels, ou naturels, qui figurent dans cette étude sont les rues, les toilettes, et les bureaux dans les salles de classe et les amphithéâtres, ainsi que les tatouages sur la peau. Tous

les tatouages sont portés par des locuteurs de français comme première langue. Les inscriptions de graffitis sont anonymes, mais comme elles étaient trouvées en France il est fort probable qu'ils aient été écrits par des francophones. Dans la conclusion de cette étude se trouvent des suggestions sur la manière d'intégrer l'utilisation des inscriptions de graffitis et des tatouages dans la classe de langue formelle.

Cette étude est avant tout une recherche empirique de preuves de l'utilisation de l'anglais par des francophones, de l'hybridité linguistique et du flux dans le contexte du tatouage et du graffiti en France, en particulier dans la ville de Bordeaux. L'hybridité linguistique fait référence aux mots et aux phrases qui contiennent plus d'une langue, ou aux mots et aux phrases qui incluent des symboles ou des chiffres. Les exemples d'hybridité sont divisés en quatre catégories : les phrases hybrides, les mots hybrides, les nombres hybrides et les symboles hybrides.

L'analyse des inscriptions de graffitis et des tatouages, ainsi que les preuves d'hybridité et de flux linguistique, offrent un angle d'étude différent de la plupart des publications sur les tatouages et les graffitis. La plupart des recherches sur ces deux domaines se concentrent soit sur la déviance de ces actions, soit sur leur nature artistique, et elles sont considérées comme des comportements marginalisés en juxtaposition avec les théories criminologiques, sociologiques et psychologiques (Ruggs 2013 ; Mangeya 2014). Il existe peu de recherches sur leur contenu linguistique écrit, et encore moins sur les langues utilisées. L'absence de recherche sur les tatouages et les graffitis dans ce format est une des raisons justifications de ce travail, qui approfondit l'usage de l'anglais par des francophones comme actes d'identité linguistique.

Toute expression linguistique peut être considérée comme actes d'identité. Les choix linguistiques font partie de notre expression linguistique et donc sont des actes d'identité (Jaworski, 2014, p. 138). Le débat sur la relation entre l'identité et le langage peut être vu de deux côtés opposés. Les tenants de la linguistique structurale, notamment Chomsky, croient qu'il y a une faible connexion entre le langage et l'identité. Ils considèrent que les langues se ressemblent à un niveau profond (Mowbray, 2012). L'avis contraire, formulé initialement par Sapir et Whorf, est que le lien entre la langue et l'identité est fondamental. Leur hypothèse suggère que le langage qui est parlé informe et influence la perception du monde (Mowbray,

2012). Cette étude considère que les choix et les actes linguistiques font partie de l'identité des tatoués et des graffeurs et les identifie tels quels.

En outre, l'étude des actes d'identité linguistiques par le biais des tatouages et des graffitis est un domaine sous-étudié de la linguistique, et l'étude de l'utilisation de l'anglais dans ces cas-là fait également défaut dans le domaine des études anglaises. Les études précédentes qui se sont concentrées sur les éléments linguistiques de ces inscriptions se sont souvent limitées au contenu sémantique et pragmatique des inscriptions plutôt qu'à la syntaxe et à la morphologie des inscriptions elles-mêmes. Cette étude vise à utiliser les outils et les méthodes de cinq des principales branches de la linguistique dans l'analyse des inscriptions, le cas échéant. Finch (2000) décrit les principaux domaines de la linguistique comme étant la phonétique, la phonologie, la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. Dans cette étude, les termes « analyse linguistique » et « langue » désignent le lexique et la grammaire. Cette étude étant principalement axée sur l'utilisation de la langue et l'identité linguistique, les éléments artistiques des inscriptions ont été reconnus mais ne constituent pas l'objectif principal de ce projet de recherche.

Cette étude vise donc à observer les inscriptions en tant qu'actes linguistiques qui démontrent les compétences en anglais des auteurs, en l'occurrence des francophones L1. Cette étude explore la corrélation entre les capacités linguistiques créatives du tatoueur et du graffeur, révélant qu'ils ont des similitudes et que les gens peuvent s'identifier à la fois comme tatoueur et comme graffeur.

En suivant des théories axées sur les données, telles que la théorie ancrée *Grounded Theory* (Glaser et Strauss 1967), cette étude est une fenêtre sur l'utilisation de la langue anglaise en France et fournit des informations précieuses pour comprendre la relation entre les locuteurs français L1 et l'anglais. Ces informations peuvent à leur tour être utilisées pour influencer les activités et la manière dont l'anglais est enseigné aux locuteurs de langue maternelle française en France. Si l'apprentissage des langues a fait l'objet d'études approfondies en France, l'accent mis sur la production linguistique dans les rues et sa relation avec la classe d'apprentissage des langues n'a pas été exploré dans la même mesure. La production linguistique fait référence aux compétences d'écriture et d'expression orale (Vasylets et al., 2017 ; Berger et al., 2019). Cette étude vise à réconcilier la production

linguistique en L2 et l'enseignement formel de l'anglais, en suggérant des façons dont ces formes d'art créatif peuvent être utilisées dans la classe de langue formelle.

Problématique

De nombreuses études se concentrent sur les tatouages et les graffitis d'un point de vue artistique et sociologique ou sur les corrélations et les réactions négatives aux tatouages (Mun et al., 2012 ; Dukes 2016 ; McCarty 2019), plus rares sont les recherches et ouvrages centrés sur les graffitis et les tatouages tant qu'expressions linguistiques. Les tatouages et leurs liens avec la criminalité ont intéressé les psychologues dans le passé et, plus récemment, la façon dont nous considérons les tatouages visibles sur le lieu de travail a intrigué les philosophes d'aujourd'hui (Ruggs 2013). La recherche de McCarty (2019) se concentre sur le rôle que les récits de tatouage peuvent jouer dans la thérapie plutôt que sur le contenu des tatouages eux-mêmes. Les graffitis, sous forme picturale ou lexicale, ont été une ressource importante pour les linguistes, les historiens et les sociologues (Menis 2002). Avant, l'étude des graffitis s'est concentrée sur la criminalité ou sur la valeur artistique des inscriptions (Mangeya 2014), de sorte que l'une des motivations de cette étude est de considérer les inscriptions comme une expression de l'identité et de la capacité linguistique.

Toutefois, avant d'entrer dans des détails, il paraît essentiel de répondre à plusieurs questions : quels sont les mots écrits et utilisés par ces locuteurs de L2 ? Qu'est-ce que cela nous apprend sur la relation que les francophones entretiennent avec l'anglais ? Comment la langue utilisée de cette manière peut-elle être un indicateur du flux linguistique et de l'hybridité ? En étudiant ces questions, nous pourrions répondre à la problématique suivante : **que pouvons-nous apprendre sur l'utilisation de l'anglais L2 à travers les inscriptions de graffitis et les tatouages en France ?** Afin de répondre à ces questions notamment, la présente étude est centrée sur une analyse de corpus des tatouages et graffitis recueillis lors de la phase de travail sur le terrain. Les inscriptions ont été trouvées sur des supports alternatifs qui sont innombrables : de la peau, des bureaux, des murs, des routes, des poubelles, des portes de toilettes, des boîtes aux lettres, etc. L'étude montre comment les mots anglais ont été utilisés à la fois dans les graffitis et les tatouages, à quelle fréquence et par qui.

On a utilisé des méthodes qualitatives et quantitatives ainsi que des approches ethnographiques pour répondre aux problématiques. Cette recherche explore l'identité à

travers les actes linguistiques ainsi que les éléments ethnographiques contenant les croyances et les idéologies qui sont véhiculées à travers les enquêtes et les entretiens. Elle a permis de constituer une base de données abondante de témoignages de tatoués et un corpus de leurs tatouages respectifs, ainsi qu'un corpus anonyme d'inscriptions de graffitis. Les éléments ethnographiques du corpus de tatouages ont permis de poser des questions approfondies à certains participants et de vérifier les données elles-mêmes. À cette fin, cette étude s'est concentrée sur les tatouages et les inscriptions de graffitis en anglais comme moyen d'explorer l'expérience et l'expression de la langue L2 des locuteurs de la L1 française. Afin de créer une représentation visuelle des inscriptions de graffitis en anglais, des photographies ont été prises de ces inscriptions et ont ensuite été utilisées pour créer un corpus d'exemples. Outre la création de deux corpus, onze entretiens ont été menés dans le cadre de cette étude. Parmi les personnes interviewées, il y avait trois artistes de rue/graffeurs, quatre tatoués et quatre tatoueurs dont un qui s'identifie également comme graffeur.

Bien que le point de départ de cette étude ait été les études anglaises axées sur les inscriptions de graffitis en anglais et les tatouages en anglais, l'étude vise également à contribuer au domaine de la sociologie et de la linguistique en explorant deux ensembles de textes écrits en anglais par des locuteurs de langue maternelle française. En tant que contribution à la recherche sur les graffitis et les tatouages, ainsi que sur l'utilisation d'une seconde langue en France, cette étude témoigne de l'utilisation de l'anglais par des locuteurs de L1 française. En outre, cette étude recherche des modèles dans les deux corpus d'origine de type différents. Les similitudes seront explorées d'abord dans la revue de la littérature, puis à travers les données elles-mêmes. Pour montrer la validité de cette thèse nous avons l'intention de faire en sorte que cette étude s'étende également à l'enseignement formel de l'anglais et soutienne le travail des professeurs d'anglais en France, en introduisant les médias du tatouage et du graffiti dans la salle de classe.

Etat de l'art

Dans cette section, les concepts principaux de cette étude sont présentés ainsi que leurs définitions. Notamment le graffiti, les tatouages et l'identité linguistique. D'autres termes et concepts qui sont importants pour cette étude sont également présentés et surtout leur pertinence dans ce travail. Dans cette étude, le flux linguistique est défini comme un mot d'une langue qui devient un mot d'emprunt utilisé et manipulé par la langue d'accueil.

L'hybridité, dans cette étude, est définie comme un mélange de langues, de mots, de nombres ou de symboles.

Le graffiti est l'une des plus anciennes formes d'écriture. Selon Merriam-Webster (2022), un graffiti est « une écriture ou un dessin généralement non autorisé sur une surface publique ». Le mot graffiti vient de l'italien, qui est le pluriel de *graffito*, qui signifie gribouillage (Menis 2002 ; Merriam-Webster 2022). Le mot « graffiti » vient du verbe italien *graffiare* qui signifie gratter (Plesch 2002). *Graffiare* vient du grec *graphein*, qui signifie gratter, dessiner ou écrire (Casino 2019 ; Cappelli 2020). Les graffitis remontent au début de la vie en société ; ils ont été retrouvés sur des monuments égyptiens et sur les murs de Pompéi (Stowers 1997 ; Cappelli 2020). Omniprésents, les graffitis sont un « phénomène symbolique présent sur une variété de surfaces dans n'importe quelle ville de n'importe quelle taille » (Gross et Gross 2016, p. 342). Tout le monde a vu au moins un graffiti dans sa vie (Menis 2002) et donc c'est un moyen de communication qui est connu par tout le monde et qui est présent dans les paysages linguistiques de chacun.

Le discours sur les graffitis se présente sous de nombreuses formes, et les moyens de le définir sont aussi variés que les formes. La notion de graffiti se laisse difficilement définir. Afin d'éviter d'entrer dans le débat sur la nomenclature, Merrifield (2002) et Sage ont inventé le terme « jaytalking », utilisé pour décrire « le discours urbain populaire [...] à Paris pendant la fin du siècle, dont la forme habituelle était le graffiti écrit dans les rues et autres espaces publics de la ville » (Sage 2016, p. 859)¹. Les graffitis, le street art et les tags sont trois types distincts de communication de rue. Les tags sont définis comme des mots, des lettres, des chiffres ou des figures utilisés par les tagueurs comme signature pour laisser leur nom, leur alter ego ou leur surnom à différents endroits ou à côté de leur œuvre (Macdonald 2001 ; Menis 2002 ; Moran 2016 ; Stowers 1997). Le street art est un terme plus large qui peut être utilisé pour définir les œuvres d'art picturales dans les rues, qu'il s'agisse d'œuvres commandées ou illégales. Bloch (2016) écrit que le terme « street art » est utilisé pour décrire des formes plus acceptables de graffitis dans la société et est également utilisé par des universitaires pour tenter de créer une connexion entre les graffitis à New York et le monde d'art (p. 440).

¹ 'popular [...] urban speech in Paris during the fin-de-siècle, the usual form of which was graffiti written on the streets and other public spaces of the city' (Sage 2016a, 859).

Les formats de graffitis varient aussi, cela peut être l'utilisation d'un stylo ou de la peinture, ou des formats plus détournés comme le stickering et flyposting. Stickering, comme le nom suggère, est l'usage des auto-collants par le graffeur qui les colle autour de la ville (Carrington 2009). Le fly-posting, peuvent être pré-préparé également, pourtant, il est beaucoup plus important en taille, une page A4 est utilisée par lettre pour créer une phrase.

Il existe des chercheurs qui estiment que les graffitis sont écrits par des « lâches qui n'ont pas le courage d'exprimer ouvertement et publiquement leurs sentiments » (Mangeya 2014, p. 264)². Cependant, d'autres ne sont pas d'accord avec cette affirmation, car les graffitis peuvent être considérés comme le dernier recours pour ceux qui ne se sentent pas entendus dans les forums publics. Moran écrit que les graffitis peuvent « explorer le rôle politique de l'espace dans la « sphère publique » de la ville en tant que site pour des conceptualisations alternatives du « public » (Moran 2016, p. 191)³. En l'occurrence en donnant une voix au public silencieux et souvent marginalisé les graffitis peuvent également être liée à l'absence de plateforme où s'exprimer (Mangeya 2014), ce qui renforce l'idée que les graffitis sont un moyen de communication essentiel pour ceux qui n'ont pas d'autre moyen de s'exprimer. Les graffitis illustrent non seulement des événements ordinaires, mais aussi des événements d'actualité qui sont significatifs présents dans la société (Menis 2002), ce à quoi Gasparyan (2020) décrit en écrivant que « les murs étant un support unique de l'imagination des gens et de leur reproduction picturale portaient silencieusement beaucoup d'informations sur les différents problèmes et événements qui se produisaient à l'époque où ces images ou ces écrits apparaissaient sur eux et ce n'est que des siècles plus tard qu'ils ont été observés théoriquement et ont été appelés « graffitis » (p. 39).⁴

Il est généralement admis que le graffiti moderne a vu le jour aux États-Unis dans les années 1960 (Cappelli 2020), plus particulièrement dans la ville de New York où les tags ont commencé à s'éloigner du marquage des territoires des gangs (Hedegaard 2014). La manifestation moderne de l'écriture de graffitis a principalement eu lieu dans les

² 'cowards who lack the courage to openly and publicly air out their sentiments' (Mangeya, 2014, p. 264).

³ 'explore the political role of space in the "public sphere" of the city as a site for alternative conceptualizations of "the public" (Moran, 2016, p. 191).

⁴ 'the walls being a unique medium of people's imagination and their pictorial reproduction silently bore much information concerning different problems and events happening at the times those pictures or writings appeared on them and only centuries later they were observed theoretically and were named as "graffiti"' (Gasparyan, 2020, p. 39).

communautés défavorisées des États-Unis (Zieleniec 2017). Les graffitis ont continué à se développer pendant le mouvement hip-hop, car ils constituaient un autre moyen de mettre en évidence la relation entre les puissants et les impuissants, en montrant comment les personnes marginalisées interagissaient avec ces structures de pouvoir (Cappelli 2020). L'étude de Krawiec (2007) suggère que :

...une grande partie de ce vocabulaire provient des auteurs de graffitis et des musiciens de hip-hop anglophones, dont le langage est devenu une source de prêt pour le jargon des auteurs polonais et un outil utile pour trouver de nouveaux moyens d'expression linguistique (p. 62)⁵

Les tatouages ont existé avec les humains dès 3 300 ans avant notre ère (Sanna 2016), et ont plus récemment été retrouvés sur les momies vieilles de 5 000 ans du British Museum grâce à la technologie infrarouge (Ghosh 2018 ; McCarty 2019). Selon le dictionnaire étymologique en ligne de Harper, le mot tatouage a deux origines différentes : dans les années 1680, le tatouage était utilisé pour désigner la manière de signaler l'appel des soldats ou des marins à leurs quartiers la nuit (Harper 2001). Le mot *taptoe* vient du néerlandais et signifie la fermeture d'un robinet. En 1755, l'idée de tambour a été ajoutée au mot « *tattoo* » (Harper 2001). En 1769, l'utilisation du mot tatouage pour nommer un dessin pigmentaire sur la peau est attestée pour la première fois dans les écrits du capitaine Cook lors de ses voyages en Polynésie ; il a ramené au Royaume-Uni le prince tahitien Omai, qui était tatoué (Kosut 2006 ; Harper 2001). En polynésien, le mot *tatu* signifie marquer ou frapper (Plesch 2002).

Les tatouages sont devenus un moyen d'expression linguistique populaire en Amérique du Nord et en Grande-Bretagne à partir du milieu des années 1880 (DeMello et Rubin 2000), cette popularité était particulièrement présente dans les classes supérieures (Csesznek et Stamate 2019). Les classes supérieures aisées utilisaient les tatouages pour impressionner les autres, tandis que dans les classes populaires, les tatouages servaient à s'exprimer (Fisher 2002 ; Swami et Harris 2012). Plus tard, au cours des années 1980, les scientifiques, en particulier les sociologues, ont commencé à observer que les tatouages étaient utilisés comme une forme de protestation au sein des communautés punk et gay pour s'exprimer contre le capitalisme

⁵ '...much of this vocabulary comes from English speaking graffiti writers and hip hop musicians whose language has become a lending source for the jargon of Polish writers and a helpful tool for finding new ways of linguistic expression (Krawiec, 2007, p. 62)

et le conservatisme (Czesznek et Stamate 2019). Au début du XXI^e siècle, les tatouages ont commencé à devenir plus courants dans la culture occidentale et ont fini par être considérés comme une forme d'art, ou au moins comme un art corporel (Atkinson 2003 ; DeMello 1993; DeMello et Rubin 2000 ; Irwin 2001 ; Kosut 2006; Vail 1999).

Selon Kosut (2006), « l'art est produit par des individus qui sont influencés par des forces idéologiques, historiques, matérielles et structurelles » (p. 77). La définition de Kosut englobe l'identité des artistes et leurs antécédents, tandis que la définition suivante de Tatarkiewicz se concentre sur l'œuvre d'art et l'effet qu'elle produit sur celui qui la regarde : « Une œuvre d'art est soit une reproduction de choses, soit une construction de formes, soit une expression d'expériences telle qu'elle est capable d'évoquer la joie, l'émotion ou le choc » (cité par (Hanfling, 1992, p. 3)). Si nous appliquons la définition de Kosut ou de Tatarkiewicz aux graffitis et aux tatouages, les deux peuvent être considérés comme de l'art. Les tatouages et les graffitis sont produits par des individus qui ont leur propre contexte et leur propre histoire, et ils peuvent tous deux représenter une émotion chez les personnes qui les voient. Aucune des deux définitions n'exige que l'œuvre d'art soit bien accueillie par le public, ce qui lève tout doute sur le fait que les tatouages et les graffitis sont des formes d'art, qu'ils soient appréciés ou non.

On suggère que l'art est un langage, le décrivant comme « un vocabulaire visuel qui transmet le sens d'une manière séparée et distincte de celle du verbal ou de l'écrit » (Casino 2019, p. 223). Cette étude défend l'argument selon lequel les inscriptions de graffitis et les tatouages sont des exemples d'art textuel. La définition de l'art textuel qui sera utilisée dans cette étude est celle de Jaworski (2014) : « ...des œuvres d'art dans lesquelles une forme de langage est la seule ou la principale composante de sa visualité ou de sa performance » (p. 138). En d'autres termes, l'art textuel est un art où 'le langage est l'image ou un élément dominant du champ visuel' (Jaworski 2014, p. 140).

La communication et l'interaction textuelles existent sous la forme de symboles, de signes et de langage (Denissova et al. 2019). Cette étude s'appuie sur la proposition selon laquelle les tatouages et les graffitis sont une forme de communication et d'interaction linguistique qui utilise des formes, des symboles, des signes et le langage pour exprimer les pensées et les sentiments de l'auteur ou du porteur. Les tatouages et graffitis inclus dans cette

étude contiennent tous un ou plusieurs mots identifiés comme faisant partie de la langue anglaise.

L'étude des graffitis et des tatouages est souvent associée à la sémiotique, terme inventé par Saussure, qui désigne la « science des signes et de leur potentiel de signification » (Martin 2018, p. 35). Curtin (2007) définit la sémiotique comme s'intéressant au « sens, à la manière dont la représentation, au sens large (langage, images, objets), génère des significations ou aux processus par lesquels nous comprenons ou attribuons des significations » (p. 51). La sémiotique sociale, défendue par Halliday, se concentre sur les choix que font les gens lorsqu'ils parlent, néanmoins, dans le cas des graffitis et des tatouages cela réfère aux choix lorsqu'ils écrivent (Martin 2018). Certaines inscriptions graffiti et tatouages ressemblent à d'autres signes et symboles utilisés dans notre paysage linguistique : tels que les panneaux routiers et les émoticônes dans le langage internet. Il s'agit souvent de simples dessins, accompagnés de quelques mots qui nécessitent peu de temps pour être compris.

Toutefois, ce travail s'écarte d'une étude principalement sémiotique des inscriptions de graffitis et des tatouages, en se concentrant principalement sur les propriétés sémantiques et les significations des inscriptions. Cependant, l'étude comporte et privilégie un élément géosémiotique, car l'emplacement des inscriptions de graffitis fournit un contexte aux inscriptions. La géosémiotique prend en compte le contexte spatial et géographique de la sémiose visuelle (Andron 2018). L'analyse géosémiotique des données de cette étude se concentre sur le fait que les inscriptions sont en anglais et écrites en France. La localisation des inscriptions peut ensuite être divisée entre la ville, les salles de classe ou les toilettes. Cela suggère que le fait d'être tatoué implique plusieurs choix : premièrement, en avoir un ou aucun, deuxièmement, l'emplacement du tatouage, et troisièmement, s'il est vu en public ou non. Un phénomène similaire se produit dans le monde du graffiti : les artistes et les auteurs peuvent choisir de taguer leurs œuvres, de les publier sur les médias sociaux et, en fin de compte, de les revendiquer comme étant les leurs. On peut affirmer que le choix de révéler ou non une partie de son identité à certaines personnes fait partie de la construction de l'identité d'une personne (Holt 2017). Gee (1999) écrit qu'on accède à plusieurs identités et pratiques et les utilisent, ces identités et pratiques étant liées à des aspects de la personnalité d'une personne, par exemple : pratiques sociales, biens et statut.

Dans ce travail, les tatouages et les graffitis ne sont pas analysés seulement comme des formes d'art, ils sont aussi des moyens d'expression personnelle (Velliquette et al., 1999). La décision de se faire tatouer ou d'écrire des graffitis sur un mur est souvent motivée par un message que l'auteur veut partager dans son paysage linguistique. Ce message peut être transmis par une image, des mots, des chiffres ou un mélange des trois. Les tatouages et les graffitis peuvent tous deux être définis comme de la langage visuel (Belkin et Sheptak 2018), car « la fonction d'un langage est de transmettre un sens ; plus encore, il doit transmettre les pensées et les sentiments intérieurs de la personne » (McDougall 2012, p. 328)⁶. Les porteurs de tatouages et les graffeurs choisissent souvent des messages symboliques et/ou significatifs dans leur univers social et culturel (Atkinson 2003 ; Dickson et al. 2015). Les tatouages sont à la fois un moyen de décoration corporelle par lequel le corps peut être « rempli de hiéroglyphes racontant l'une des histoires de la corporalité dans l'histoire » (Falk 1995, p. 95)⁷ et un moyen pour les gens de s'exprimer après des expériences ineffables (Armstrong et al. 2002 ; Greif et al. 1999 ; Sanna 2016).

Les graffitis et les tatouages peuvent être des exemples d'écriture multimodale, est cela est encore une des similitudes entre les deux formes d'art. On parle d'écriture multimodale lorsqu'un support visuel incorpore plusieurs caractéristiques de conception provenant d'une variété de systèmes sémiotiques. Lemke (2009) affirme que très peu de textes sont unimodaux, sauf lorsqu'ils sont abstraits de leur réalisation matérielle. Les inscriptions de graffitis et les tatouages étant un véhicule esthétique du langage(s), et en plus ils sont de parfaits exemples de multimodalité car ils combinent des lettres, des chiffres, des couleurs, des choix de polices de caractères et des dessins (Paudel et Neupane 2019, 53). On pourrait affirmer que cette définition s'applique également aux tatouages qui peuvent aussi contenir une variété de couleurs, de langue(s), de signes, de symboles et d'images, etc. Goldstein (2007) affirme que les tatouages sont également multimodaux car ils transforment les corps en toiles. La même logique peut être appliquée aux graffitis, qui transforment toute surface en toile : murs des toilettes, bureaux, poubelles, boîtes aux lettres, etc. Paudel et Neupane (2019)

⁶ 'the function of a language is to convey meaning; even more than that, it should convey the inner thoughts and feelings of the individual person' (McDougall, 2012, p. 328).

⁷ 'filled with hieroglyphs telling one of the stories of corporeality in history' (Falk, 1995, p. 95)

expliquent que le graffiti est « multimodal dans sa forme » par son utilisation de la couleur, du langage, des signes, des symboles, des images, etc. » (p. 53).⁸

Les tatouages et les modifications corporelles existent dans tous les pays et toutes les cultures. Cependant, l'idée que le corps humain est une toile et un objet sur lequel on peut travailler est souvent difficile à comprendre d'un point de vue occidental (Falk 1995). Néanmoins, la stigmatisation du marquage corporel diminue tandis que le mouvement en faveur d'une image corporelle positive s'accélère (Falk 1995). Les stéréotypes négatifs associés aux tatouages peuvent diminuer alors que le nombre de personnes tatouées augmente et que le nombre de personnes au pouvoir tatouées augmente à son tour (Ruffle et Wilson 2018).

Une des similarités qui lient le tatouage et le graffiti sont que les deux sont des médias artistiques qui utilisent des supports alternatifs : la peau et les murs (ou toute autre surface à disposition). Gell (1993) décrit cette similitude notant que le tatouage comme la trace créée lors du processus de tatouage, qui laisse une marque indélébile, un peu comme les gravures sur les murs et autres surfaces laissées par les graffeurs, où la couche picturale a été grattée.

Le tatouage a commencé à devenir populaire dans les années 1990, lorsque le concept de « réinvention du moi » est devenu partie intégrante de la société moderne (Csesznek et Stamate 2019)⁹. Roberts (2012) s'est fait l'écho de ce point de vue, écrivant que les tatouages ne sont plus stigmatisés et peuvent même être considérés comme une forme d'expression positive. Par ailleurs, les tatouages peuvent être considérés comme une expression de contrôle, Benson les décrivant comme une « instantiation de la volonté au mépris du processus et du temps : « On ne peut jamais l'enlever » (Benson 2000 ; Plesch 2002, p. 188)¹⁰. Les auteurs de graffitis font également l'expérience d'une réinvention de soi par l'utilisation de noms de rue et de tags. En raison du caractère illégal du graffiti, les auteurs choisissent un nouveau nom pour séparer leur vie d'écriture de leur nom « réel » (Macdonald 2001, p. 70). Certains chercheurs spécialisés dans le graffiti considèrent qu'il s'agit d'une « pratique créative visant à réinventer l'identité des auteurs sur les différentes surfaces sur lesquelles les graffitis sont inscrits » (Mangeya 2014, p. 79).

⁸ 'multimodal in its form'

⁹ 'Reinventing the self' (Csesznek et Stamate 2019, 61).

¹⁰ 'instantiation of the will in defiance of process and time: "you can never get it off"' (Benson, 2000; Plesch, 2002, p. 188).

Ce travail soutient que les inscriptions de graffitis et les tatouages sont des actes d'identité linguistique. Les auteurs et les porteurs choisissent les mots qu'ils écrivent publiquement sur les murs ou qu'ils inscrivent sur leur peau à l'aide d'encre. Il y a un niveau de choix supplémentaire lorsqu'ils choisissent une langue L2 ou L3 pour écrire sur leur peau, ou une langue qu'ils ne parlent pas ou ne comprennent pas. Les choix linguistiques que nous faisons reflètent souvent d'autres éléments de l'identité de la personne : la classe sociale, le sexe et l'appartenance ethnique. Crenshaw (1991 ; 2015) a inventé le terme d'intersectionnalité pour désigner les niveaux d'identité présentes dans chaque acte. L'intersectionnalité identifie la relation entre le pouvoir et l'identité en ce qui concerne la race, le sexe et la classe sociale (Block et Corona 2016) et, par conséquent, les études sur l'identité devraient prendre en compte plusieurs ou toutes les composantes de l'identité d'une personne. Par exemple, il est suggéré que le genre joue un rôle dans toutes les formes de communication (Eckert et McConnell-Ginet 2007), les tatouages et les graffitis sont des types de communication, et le genre des auteurs peut influencer le style, la forme ou le contenu des inscriptions, ainsi que les autres niveaux de leur identité.

On peut affirmer que les tatouages sont un moyen d'expression linguistique, ils transmettent un message sur une autre toile : la peau. Dans le cas des graffitis, le message est transmis sur un nombre incalculable de toiles alternatives : murs, poubelles, lampadaires, etc. Selon Plesch (2002), 'la peau devient une zone frontière entre le moi intérieur et le monde extérieur', ce qui permet un échange entre 'l'intériorité et l'extériorité' (p. 188)¹¹. Vail (1999) explique que le processus de modification du corps par le tatouage change l'identité d'une personne. Les tatouages peuvent être considérés comme une représentation visuelle de la perception qu'une personne a de son identité ou comme un lien avec la manière dont elle souhaite être perçue par les autres (Armstrong et al., 2002).

Les tatoueurs et les graffeurs ne partagent pas seulement des liens avec la périphérie sociale, mais appartiennent souvent aux deux groupes. Les tatoueurs et les graffeurs sont des artistes, et les artistes ont été qualifiés de « intrinsèquement différents de ceux de la population générale, ce qui remonte au lien perçu entre la créativité et la pathologie dans la

¹¹ 'the skin becomes a border zone between the inner self and the outer world' this allows an exchange between 'interiority and exteriority' (Plesch, 2002, p. 188)

Grèce antique » (Kosut 2006, p. 75).¹² Martin (2018) identifie à la fois le street art et le tatouage comme des « formes d'art socialement difficiles » (p. 13).¹³

Le graffiti et le tatouage présentent tous deux un caractère oxymorique. Par exemple, un tatouage permanent en guise de punition apporte plus de honte à son porteur, tandis qu'un tatouage en hommage à une personne ou à une croyance religieuse est considéré comme plus significatif s'il est permanent (Plesch 2002). Les graffitis, selon leur emplacement, peuvent constituer une caractéristique permanente d'une surface longtemps après le décès de leur auteur, alors qu'à d'autres endroits, ils sont nettoyés ou couverts dès le lendemain. Le simple fait d'écrire 'x était ici' est à la fois fugace lorsque la personne passe, et durable si la gravure n'est pas enlevée (Plesch 2002). Un de ces paradoxes est que les graffitis et l'art de la rue sont à la fois visibles et invisibles (Moran 2016). Il en va de même pour les tatouages, qui sont visibles une fois qu'ils ont été créés, mais peuvent être rendus invisibles par les vêtements et autres couvertures. Hedegaard (2014) note également la contradiction dans l'écriture de graffitis où l'auteur souhaite être vu, bien qu'anonymement, mais est conscient que son œuvre ne durera probablement pas très longtemps.

Les graffitis et les tatouages sont également liés par le fait qu'ils peuvent tous deux constituer une toile alternative pour l'écriture. Dans les années 1970, Foucault (1977) a écrit que « le corps est la surface inscrite des événements » (p.148), ce qui signifie que le corps est une surface « imprimée » par l'histoire (Plesch 2002, p. 187). Plesch affirme que la vision de Foucault selon laquelle le corps est un site d'inscription ressemble à la procédure utilisée pour le tatouage (Plesch 2002). Dans cette ligne de pensée, Plesch suggère que les rayures et les graffitis sur les corps des statues et des œuvres d'art religieuses sont également similaires au tatouage (Plesch 2002).

Gilhooly et al. (2019) considèrent le tatouage comme une « forme légitime d'alphabétisation »¹⁴ et une pratique d'alphabétisation qui doit faire l'objet d'une exploration académique plus approfondie (p. 146). Les tatouages peuvent être considérés comme un lien entre l'identité, le corps humain et la société, transformant la peau du porteur en un corps

¹² 'intrinsically different from those within the general population dating back to the perceived connection between creativity and pathology in ancient Greece' (Kosut, 2006, p. 75)

¹³ 'socially challenging art forms' (Martin, 2018, p. 13)

¹⁴ 'legitimate form of literacy' (Gilhooly, Amos et Kitson 2019, 146)

communicatif comme les pages d'un livre (Belkin et Sheptak 2018). Martin (2018) écrit qu'il y a un manque de recherche sur la « polysémie des tatouages individuels » (p. 209).

Les graffitis sont omniprésents dans le paysage urbain, mais il faut un spectateur pour que l'image ou le texte ait un sens (Cappelli 2020). Selon Lewisohn (2008), l'observateur du graffiti joue un rôle essentiel dans l'interprétation du graffiti, sa position et sa vision du monde contribuant à cette interprétation. Cela résume cette étude, un travail de spectateur qui cherche du sens dans les graffitis et les tatouages du paysage linguistique de la France.

Méthodologie

Pour répondre à cette thèse, notre objectif est la réalisation d'analyses conformes aux problématiques et à l'approche méthodique de la recherche actuelle en privilégiant plusieurs méthodes qui nous semblent prioritaires. Pour ce faire, nous nous sommes appuyés sur deux corpus : un sur les tatouages et un sur les graffitis. Le corpus des graffiti a été présenté dans un seul corpus mais également en trois corporaux : la ville, les bureaux et les toilettes. Dans la forme des corpus supplémentaires, se sont avérés complémentaires et nous ont permis de circonscrire progressivement notre sujet. Des comparaisons avec d'autres corpus sont également présentes dans ce travail, mais leur présence ne fait que montrer le manque de données à ce sujet.

La décision d'utiliser à la fois des méthodes quantitatives et qualitatives est due aux incertitudes et aux erreurs de marge présentes dans les recherches qualitatives et quantitatives. Il est conseillé d'utiliser les deux pour tenir compte des défaillances de l'autre. Par exemple, une approche qualitative est utilisée pour analyser les entretiens et les enquêtes auprès des porteurs de tatouages. Elle suit une approche socioconstructiviste visant à « comprendre, par le biais d'une enquête localisée, la construction sociale de la réalité par les participants » (Richards 2003, p. 148).¹⁵ Les méthodes quantitatives sont utilisées pour analyser les données des corpus. Les méthodes quantitatives sont en constante évolution et sont entachées d'incertitude.

¹⁵ 'understanding, through locally situated investigation, participants' social construction of reality' (Richards, 2003, p. 148)

Cette thèse repose sur des données issues d'une recherche ethnographique approfondie : une enquête sur les porteurs de tatouages et une collection de photographies de graffitis obtenues dans le cadre d'un projet de travail sur le terrain. L'ethnographie de la communication consiste à étudier la langue « en relation avec l'ensemble des variables extralinguistiques qui identifient la base sociale de la communication, l'accent étant mis sur la description de l'interaction linguistique » (Crystal 2008, p. 174). Le cadre géographique que l'on se propose d'étudier pour les graffitis est centré sur Bordeaux et ses villes alentours et le cadre géographique proposé pour les tatouages inclut toute la France grâce à l'usage d'internet pour le sondage.

L'un des objectifs de cette étude était de se concentrer sur les données. Les données elles-mêmes m'ont motivée et guidé cette recherche et les méthodes adoptées. J'ai employé plusieurs méthodes pendant cette thèse. Premièrement, j'ai utilisé la méthode de l'observation, ce qui a impliqué que je me déplace en prenant des photographies des graffitis. L'analyse documentaire s'est concentrée sur les domaines artistiques du graffiti et du tatouage, ainsi que sur l'identité linguistique des apprenants et des utilisateurs de langues en général. Cela s'explique en partie par le manque de littérature sur les graffitis et le tatouage dans une deuxième ou une troisième langue, mais aussi par le fait que cette étude soit conforme aux enseignements de la théorie ancrée.

L'analyse thématique est une autre méthode utilisée pour analyser les données. L'analyse thématique est « une méthode permettant d'identifier, d'analyser et de rapporter des modèles (thèmes) au sein des données » (Braun et Clarke 2006, p. 79).¹⁶ L'analyse thématique permet au chercheur d'analyser les données en fonction des questions de recherche, en commençant par coder les données pertinentes pour les questions de recherche, puis en identifiant les thèmes clés de ces données (Boon 2021). Cette analyse ressemble à la théorie ancrée dans la mesure où elles codent toutes deux les données de manière inductive et permettent aux thèmes et aux théories d'émerger des données elles-mêmes (Richards 2003). Braun et Clarke (2006) affirment que l'analyse thématique a une approche plus procédurale de l'analyse des données. Braun et Clarke (2006) ajoutent que la

¹⁶ 'a method for identifying, analysing and reporting patterns (themes) within data' (Braun & Clarke, 2006, p. 79)

répétition n'est pas synonyme d'importance et que même les idées mentionnées une seule fois peuvent être importantes si elles sont liées aux questions de recherche (Boon 2021).

En raison de la taille de mes corpus et de la nature des données, l'analyse thématique est une théorie nécessaire à prendre en compte. La répétition de phrases entières dans les corpus est rare et ce sont souvent les tatouages et les inscriptions de graffitis qui sont uniques qui sont les plus intéressants. Dans les graffiti en particulier, les phrases courtes, telles que *ACAB (All Cops Are Bastards – Tout les flics sont des connards)*, qui sont couramment utilisées, ont nécessité moins de réflexion que d'écrire 50 mots de paroles de chansons. Les auteurs des phrases plus longues ont pris plus de risques et ont dû faire appel à davantage de ressources cognitives pour se souvenir des paroles de chansons qu'ils avaient apprises.

Si nous acceptons la prémisse selon laquelle les graffitis et les tatouages sont des exemples de discours, la logique veut qu'ils puissent être soumis à l'analyse du discours. Selon Crystal, l'analyse du discours consiste pour les linguistes à trouver des « régularités linguistiques dans le discours [...], en utilisant des critères grammaticaux, phonologiques et sémantiques » (Crystal 2008, p. 148)¹⁷. Afin d'analyser les données à l'aide d'une approche d'analyse de discours, les inscriptions de graffitis et les tatouages seront évalués d'un point de vue grammatical et sémantique. Comme les inscriptions sont écrites et non parlées, l'analyse phonologique sera limitée dans cette étude.

La longueur des textes des corpus de tatouages et d'inscriptions de graffitis se prête également mieux à une analyse de fréquence paradigmatic (fréquence d'utilisation des mots dans le corpus) qu'à une analyse syntagmatic (relation entre la syntaxe et le sens) (Billoti de Gage 2012). Cette technique est importante dans ces ensembles de données restreints en raison de leur taille et de leur nature. Tout d'abord, la plupart des tatouages et graffitis ont une longueur d'environ un à quatre mots. Cela ne laisse pas beaucoup de marge de manœuvre aux auteurs pour s'exprimer. Deuxièmement, le fait de ne considérer qu'un seul mot limite la véritable compréhension des thèmes et des idées contenus dans les tatouages et les graffitis. Le fait de prendre le mot « amour » et de voir avec quoi il est associé permet de mieux comprendre les auteurs, leur émotion et l'objet de cette émotion.

¹⁷ 'linguistic regularities in discourse [...], using grammatical, phonological and semantic criteria' (Crystal, 2008, p. 148)

Comme nous l'avons suggéré précédemment, toutes les approches traditionnelles d'analyse de corpus ne sont pas adaptées à des corpus avec des textes aussi courts. La linguistique quantitative peut être une solution à l'analyse d'un ensemble de données tellement unique, en se concentrant sur la fréquence des mots utilisés dans les inscriptions et sur les unités linguistiques présentes. A l'aide de sites web tels que <https://www.webtools.services/text-analyzer> et de logiciels tels que AntConc, les corpus sont analysés à l'aide de techniques statistiques. Les données sont divisées en unités linguistiques qui sont à leur tour comptées pour révéler la structure grammaticale du texte.

En plus des théories mentionnées au-dessus, l'analyse conversationnelle est pertinente pour cette étude lorsqu'il s'agit d'analyser les inscriptions de graffitis qui contiennent plus d'un auteur. L'effet d'essaimage entraîne non seulement la cohabitation des inscriptions de graffitis au même endroit, mais aussi une interaction entre elles. Des éléments analyses conversationnelles comme étant pertinents pour l'interaction des inscriptions de graffitis (Menis 2002). Menis (2002) affirme qu'en raison de la nature conversationnelle des graffitis, où plusieurs auteurs ont contribué à une œuvre et où une chronologie claire des phrases est visible, l'analyse conversationnelle est un cadre d'analyse approprié pour ce moyen de communication. Les paragraphes suivants présentent le contexte de l'analyse conversationnelle, puis l'application de l'analyse conversationnelle à l'étude des graffitis.

Le graffiti conversationnel est le nom donné aux inscriptions de graffiti qui sollicitent une réponse écrite de la part d'autres auteurs (Sheivandi et al. 2015). Les inscriptions de plus d'un auteur peuvent également être désignées comme un macrotexte : l'auteur collectif est un exemple de polyphonie, le prédécesseur de l'hybridité inconsciente, tandis que les microtextes n'ont qu'un seul auteur, mais contiennent deux langues ou plus (Demska 2019). Dans cette étude, j'utilise le terme graffiti conversationnel pour désigner toutes les inscriptions qui ont eu deux auteurs ou plus. Sheivandi et al. (2015) affirment que les graffitis conversationnels se trouvent le plus souvent dans les toilettes publiques. Cette étude s'appuie sur cette recherche en se concentrant non seulement sur le graffiti conversationnel dans les toilettes, mais aussi sur les exemples trouvés sur les bureaux des étudiants.

Si l'on admet que certains graffitis écrits peuvent être considérés comme une conversation, on peut considérer que les phrases écrites représentent une prise de parole, ce qui est conforme au principe de coopération. Le principe de coopération, selon Grice, consiste

pour les interlocuteurs à s'assurer que leurs contributions sont nécessaires au cours de l'interaction et que la contribution a un but ou une direction acceptée en rapport avec le contenu précédent (Grice 1989, p. 26 ; Menis 2002). Selon Crystal (2008), « le principe stipule que les locuteurs essaient de coopérer les uns avec les autres lorsqu'ils communiquent » (p. 114).¹⁸ Si l'on remplace le mot « locuteur » par « interlocuteur », ce principe peut s'appliquer aux auteurs de graffitis qui communiquent par écrit. L'élément ambigu est la notion de qualité : le contenu est-il vrai ou non, ce qui ne peut être prouvé en raison de l'anonymat du graffiti. Dans les recherches sur le discours parlé, les interlocuteurs sont supposés dire la vérité, il serait donc juste de supposer que les auteurs de graffitis écrivent également la vérité, ou du moins leur interprétation de la vérité. Selon Blume (1985), « l'absence de lien social entre l'auteur et le lecteur du graffiti signifie que les maximes de Grice ne jouent effectivement aucun rôle » (p. 62).¹⁹

Graffiti

Or, l'analyse du corpus a approfondi les données récupérées lors des travaux de terrain. On l'a construite à travers cette thèse. Les données des graffitis ont été analysées à la fois comme un corpus combiné des trois distributions spatiales et comme des corpus individuels par espace. Le corpus le plus important, provenant des bureaux des deux universités, contient 797 inscriptions, le corpus de la ville contient 392 inscriptions et le corpus des toilettes contient 48 inscriptions. Les données de cette thèse ont été collectées dans trois domaines principaux : la ville de Bordeaux, les toilettes publiques et les bureaux des universités de Bordeaux et de Bordeaux Montaigne. Les photographies originales des graffitis n'étant pas le support le plus facile à analyser, chaque graffiti a été copié et introduit dans un corpus numérique. Les graffitis seront présentés d'une manière similaire à celle de Hentschel (1987) et Menis (2002), où les graffitis sont dactylographiés. Le corpus de graffitis est un instantané métaphorique des lieux photographiés, car les graffitis sont temporaires et peuvent souvent être nettoyés ou recouverts. Cela signifie que les photographies, et donc les données qu'elles contiennent, ne changent pas et reste fixe – contrairement aux graffitis qui sont souvent temporaires.

¹⁸ 'the principle states that speakers try to cooperate with each other when communicating' (Crystal, 2008, p. 114).

¹⁹ 'lack of social connection between the author and reader of graffiti means that Grice's maxims play effectively no role whatsoever' (Blume, 1985, p. 62).

Par le passé, l'écriture de graffitis a été associée à des personnes souffrant de déficiences intellectuelles (Mangeya 2014). Cependant, cette notion peut être réfutée par cette thèse et ses données. Tout d'abord, comme de nombreuses inscriptions ont été trouvées dans un environnement d'enseignement supérieur, dans deux universités françaises, cela suggère qu'elles ont été écrites par des personnes qui étudient pour obtenir un diplôme. Deuxièmement, la présence de l'anglais dans les inscriptions témoigne de l'intelligence linguistique des auteurs. En raison de l'anonymat des graffitis et de l'objectif linguistique de cette thèse, l'état d'esprit des étudiants n'est pas un facteur pertinent. Une des conclusions de cette étude réfute l'association entre faible intelligence et auteurs de graffitis par le biais de l'utilisation de la langue présente dans les corpus combinés.

Les 10 mots les plus fréquemment utilisés dans l'ensemble des trois corpus combinés contiennent les mots : *the, I, you, is, a* et *to*, qui sont censés être fréquemment utilisés dans la langue anglaise. Les quatre autres mots : *Fuck, here, was,* et *love* méritent un examen plus approfondi et seront analysés ci-dessous en relation avec les trois corpus distincts.

Le mot *fuck* est utilisé 108 fois dans le corpus combiné, seul le mot *the* est employé plus que lui. Celui-ci est significatif parce que son usage dans le corpus combiné est disproportionné en comparaison avec le corpus de référence l'American English 2006. Ce corpus a été choisi plutôt qu'un corpus avec de l'anglais britannique parce que les inscriptions de graffiti réfèrent à la culture nord-américaine qu'à la culture britannique et contiennent des orthographes nord-américaines plus que les alternatives britanniques.

Fuck, « putain » ou « baiser » en français, peut avoir une signification sexuelle, insultante et agressive, ou interjectionnelle en anglais. Des exemples de plusieurs usages sont présents dans le corpus combiné. *Fuck*, utilisé comme un verbe, apparaît 87 fois : *fuck off* (va te faire foutre / allez vous faire foutre). Le corpus contient 12 phrases qui ne comportent que le mot *fuck*, cet usage peut être considéré comme une interjection. Le mot *fuck* est aussi utilisé comme un nom sept fois : *wuds the fuck ? (c'est quoi, putain ?)*. Comme vu dans le dernier exemple, la forme grammaticale du mot *fuck* ne se traduit pas facilement dans d'autres langues, sa flexibilité est une des raisons pour lesquelles il est aussi répandu dans le corpus et par conséquent dans le langage des francophones – le mot *fuck* est plus versatile que d'autres gros mots.

De plus, il est souvent vu dans des phrases hybrides. Par exemple, la phrase *fuck le 17* apparaît 3 fois. Ces phrases montrent deux cas d'hybridité présents dans les corpus. La première phrase est un exemple d'un microtexte et de l'hybridité comme elle contient d'anglais et de français. Dans la deuxième phrase, on trouve des exemples de l'anglais et le français ainsi qu'un numéro sous forme d'un entier. Le numéro 17 représente la police comme c'est le numéro du ligne nationale. La fréquence de ces phrases ainsi que la structure : *fuck* + article et mot en français est représentative du corpus et de la négativité qui est exprimée dans les phrases.

Les mots *was* et *here* sont utilisés dans le corpus 76 fois ensemble. Vu la fréquence de ces mots, il était plus prudent de les analyser conjointement. Il y a des théories que la phrase *x was here* est originaire des guerres mondiales selon lesquelles les soldats Américains écrivaient « Kilroy was here » pour ne pas se sentir seul et loin de leur pays. Soixante-quinze phrases contenant *was here* ont été trouvées sur les bureaux, un seul dans les toilettes et aucun dans le corpus de la ville. Le seul exemple trouvé dans des toilette, venait de l'université de Bordeaux Montaigne et donc toujours d'un contexte universitaire.

Les attitudes, les intérêts et les opinions de la population bordelaise ont été mis en évidence à travers les données : la musique et les groupes de métal sont présents dans un nombre important d'inscriptions. Les inscriptions socio-économiques révèlent les opinions politiques de l'époque, notamment en ce qui concerne les brutalités policières et la lutte pour l'égalité des femmes. Une des conclusions de cette étude est que le graffiti est utilisé pour exprimer et souligner la négativité. Malgré un nombre important d'inscriptions négatives (n = 265), les références à la culture populaire est plus important (n = 282 en combinant la musique, la télévision, le cinéma, la culture internet, la littérature, le manga et l'animé).

Un des avantages de ce travail est la capacité d'analyser les emplacements séparément et avoir accès à une population réduite et précise. Par exemple, le corpus des bureaux révèle les pensées, les sentiments et les intérêts des étudiants de l'université de Bordeaux. Les graffitis des étudiants ont été analysés comme des moyens de communication pour les étudiants qui ont besoin de s'exprimer (Olusoji 2013). Le niveau de négativité et d'inscriptions morbides dans le corpus suggère que les étudiants de Bordeaux sont quelque peu frustrés et qu'ils expriment leurs frustrations sur les bureaux. L'éventail linguistique sur les ordinateurs de bureau démontre également les compétences linguistiques des auteurs ainsi que leur

capacité à apprendre et à mémoriser des extraits de chansons et de livres, démontrant ainsi un intérêt pour ces médias en anglais.

Pour accompagner l'étude du corpus, nous avons réalisé four entretiens avec trois graffeurs et un street artiste. Les entretiens soutiennent les résultats de l'étude du corpus notamment que l'anglais fait partie du langage des graffiti et des graffeurs. M. Liberté a été inspiré par des phrases en anglais qu'il a vu et voulait les répandre dans son travail, tandis que David Selor utilisait de l'anglais pour viser des touristes ou un public anglophone.

Tatouages

Les données des tatouages ont été récoltées utilisant trois sondages et onze entretiens. Les sondages nous ont donné accès aux francophones sans restriction géographique. Les entretiens ont été réalisés avec des participants aux sondages ainsi que des personnes qui n'ont pas répondu au sondage. Cela nous a permis d'avoir une analyse plus profonde de quatre tatoués et en les contrastant avec les avis de trois tatoueurs qui sont de l'autre côté de l'aiguille.

Le sondage a été rempli par 1466 personnes et après harmonisé à 602 personnes qui parlaient français comme première langue et avait un tatouage en anglais. Les participants avaient 826 tatouages en anglais au total. Cela m'a permis d'analyser non seulement les tatouages mais aussi les raisonnements donnés par les tatoués dans le sondage. Les participants aux sondages étaient principalement des femmes (n = 453, 75%), 60% avaient entre 21 et 30 ans, et ils avaient en moyenne 11,4 tatouages. La personne la plus tatouée avait 120 tatouages.

Les participants parlaient tous le français comme première langue, 18 ont écrit qu'ils avaient une, deux ou trois premières langues, cela inclut l'espagnol (n = 6) et le créole (n = 5). L'anglais est la langue la plus citée dans le sondage. Sur les 602 participants, 425 ont écrit qu'ils parlaient l'anglais. Cela montre que les tatoués dans ce sondage s'estiment capables de communiquer et/ou de comprendre l'anglais. Les données montrent aussi que les participants sont intéressés par les langues en général, 72% ont écrit qu'ils parlent deux langues et 45% ont indiqué qu'ils parlent trois langues.

Le mot le plus répété dans le corpus en tant que tatouage d'un seul mot était *family* (famille), et le tatouage d'une phrase le plus répété était *Stay Strong* (reste[z] fort). Les mots

les plus utilisés dans les tatouages comme un ensemble sont amour et jamais (*love n = 68* et *never n = 67*). Les mots ont été principalement trouvés dans des phrases, 79 de ces phrases ont été vues plus d'une fois dans le corpus. Par exemple, le tatouage *one love* (que de l'amour/un seul amour) est cité 5 fois dans le sondage, tandis que la phrase *never give up* (ne renonce(z) jamais) est portée par 7 tatoués dans cette étude. Cela suggère qu'ils ont été inspirés par la même source en anglais ou que la phrase est une indication du niveau d'anglais des participants et de la langue qu'ils considèrent comme la leur.

Les thèmes les plus courants dans ce corpus de tatouages anglais sont souvent associés à la positivité, comme la culture populaire et la famille. Cela pourrait être interprété comme l'existence d'un lien positif entre les porteurs de tatouages et la langue choisie. Ils choisissent d'exprimer leurs sentiments pour leurs proches en anglais et de porter en permanence des références à leurs chansons, films et séries préférés en anglais. Toutefois, d'autres thèmes fréquents tels que récits de la vie et l'autoreprésentation, ainsi que les devises, les messages et les mantras concernent souvent les événements négatifs, mais sous un angle positif, rappelant au porteur le chemin parcouru et la nécessité de ne jamais regarder en arrière.²⁰

Le contenu des tatouages eux-mêmes peut révéler des éléments de l'identité du porteur. McCarty (2019) écrit que « les tatouages sont à la fois une création et une extension de l'identité et de la personnalité des gens » (p 22). Une personne portant une citation de Harry Potter sur son corps est, ou a été, un admirateur des livres et/ou de la série de films Harry Potter. Les porteurs ont tous choisi une phrase qu'ils aiment pour qu'elle représente quelque chose qu'ils aiment ou croient, qu'il s'agisse d'un film, d'un livre ou d'une devise.

Les principales raisons invoquées pour se faire tatouer en anglais révèlent que le lien avec l'anglais est aussi unique que les tatouages eux-mêmes. Pour certains tatoués, la langue était liée à l'origine du tatouage et aucune décision n'a donc été prise quant à la langue en tant que telle. Ces tatouages sont souvent liés à des voyages dans des pays anglophones ou à la culture anglophone : poèmes, paroles de chansons, citations de célébrités, de séries ou de films. Les textes des tatouages qui proviennent de films anglophones prouvent que soit le tatoué regarde ces films dans la langue d'origine soit qu'il a fait des recherches sur le texte original. D'autres tatoués ont créé des phrases et des jeux de mots pour se représenter et

²⁰ Tatouage de tattoo bearer 399 'never look back'.

raconter leur vie ; ils ont expliqué que le message qu'ils voulaient transmettre n'était pas traduisible dans une autre langue. Par exemple, le tatoué 264 a le tatouage « No Body Loves Me » qui peut signifier « personne » et « aucun corps ». Elle explique qu'elle voulait faire un jeu de mot parce qu'elle a l'impression que personne ne l'aime et qu'elle ne retrouvera jamais quelqu'un pour serrer son corps contre le sien.

En outre, les tatouages sont un exemple d'art textuel ; les qualités esthétiques de l'anglais ont également été citées par les tatoués. Selon l'enquête, l'esthétique générale de la langue anglaise, tant visuelle qu'auditive, a séduit de nombreux tatoués, de même que l'esthétique des mots et des phrases individuels figurant dans les tatouages. Les tatouages peuvent également être considérés comme un moyen de communication, de petits messages portés sur la peau. L'enquête révèle également que l'usage de l'anglais est choisi pour créer une barrière linguistique et cacher la signification du tatouage à certains (n = 49).

Les graffiti et les tatouages : des inscriptions privées dans l'espace public

Les inscriptions sur les graffitis et les tatouages en script ont été définis dans la littérature comme étant tous deux des formes d'art textuel (Jaworski 2014). Ces deux formes d'art ont été associées dans le passé à la sous-culture et ont commencé à se faire connaître du public et du grand public depuis la fin du 20e siècle (Kosut 2006 ; Sanders et Vail 2008).

Les tatouages et les graffitis présentent tous deux un caractère oxymorique. Les tatouages sont une modification corporelle personnelle et pourtant ils sont vus par d'autres plus souvent et plus facilement que par le tatoué lui-même, en particulier ceux qui ne sont pas couverts par des vêtements ou selon leur placement sur le corps.

De même, les graffitis sont souvent une forme d'art anonyme qui se trouve dans l'espace public. Tout le monde peut les voir, mais personne ne sait qui en est l'auteur. Cette nature paradoxale a également été observée dans les données et l'étude a révélé que les tatoués sont conscients de ce paradoxe dans leurs tatouages. Même si les tatouages sont avant tout destinés au tatoueur, leur position sur le corps les rend parfois plus visibles pour les autres, et l'anglais peut être un moyen de retrouver un peu d'intimité.

Les données dans cette étude montrent que la diversité lexicale dans le corpus de tatouages est légèrement inférieure à celle du corpus global d'inscriptions de graffitis.

Cependant, elle est plus diversifiée que celle du corpus de la ville seule (0,006). Cela confirme les commentaires de Pierre lors de son entretien, où il a souligné le manque d'originalité des tatouages qu'il voit.

Les graffitis et les tatouages dans ce travail se ressemblent, par exemple : la moyenne des inscriptions de graffitis est de 3,41 mots par phrase et celle du corpus de tatouages est de 4,16 mots. La moyenne modale des deux corpus était des inscriptions d'un mot (n = 170 pour les inscriptions de graffitis et n = 165 pour les tatouages). L'inscription la plus longue du corpus de graffitis comptait 58 mots et le tatouage le plus long a 43 mots. Par rapport à d'autres formes de textes écrits, tels que les chansons, les poèmes, les livres, etc. Les deux corpus partagent une fourchette de longueur, une moyenne et une moyenne modale des inscriptions similaires. Ces similitudes justifient en partie l'étude parallèle des deux formes d'art.

Lorsque l'on compare les inscriptions graffiti et les tatouages en tant que phrases plutôt qu'en tant que mots, nous voyons très peu de répétitions et peu de similitudes entre les deux corpus, à l'exception de l'utilisation attendue de mots tels que je, tu, le, a, etc. Dans le corpus des tatouages, il se trouve plus de répétitions de phrases associées à la positivité, par exemple : *family* (famille n = 14), *hope* (espoir n = 11), *stay strong* (rester fort n = 11) et *love* (amour n = 10). Dans le corpus de graffitis combinés, la répétition d'une phrase exacte ou d'une association globale avec la positivité ou la négativité est moins fréquente. Les phrases les plus fréquentes étaient légèrement différentes, mais comprenaient : X was here (X a été ici = 75) où le « x » représente les noms écrits avec l'expression, I love X (J'aime X n = 13) ; ici, le « x » remplace les différents objets d'amour, et fuck the « x » (J'emmerde le/la X n = 9) où le « x » est utilisé à la place des destinataires de la phrase.

Dans le corpus des tatouages et dans les corpus combinés des graffitis, les deux principaux temps utilisés dans les inscriptions sont le présent simple et l'impératif. Dans le corpus des graffitis, 31% des phrases contenant un verbe ont été identifiées comme étant à l'impératif, et 30% au présent simple. Les pourcentages ne sont pas différents de ceux du corpus de tatouages : 44% des tatouages étaient au présent simple et 34% à l'impératif. Ceci ajoute à la similitude entre les deux médias.

Les tatouages et les graffitis, malgré les similitudes que j'ai trouvées au cours de cette étude, sont rarement associés dans la littérature académique. Cependant, au niveau

structurel, il existe de nombreuses similitudes : les tatouages et les graffitis sont souvent composés d'un à quatre mots. Les phrases ont également tendance à être écrites au présent simple ou à l'impératif.

Bien que l'on retrouve certaines phrases dans les deux corpus (*only God can judge me – seul Dieu peut me juger* et *never give up – n'abandonne(z) jamais*), une analyse quantitative des données montre que les phrases les plus populaires dans un corpus ne sont pas nécessairement aussi populaires dans l'autre corpus. L'utilisation du mot « fuck » est prolifique dans le corpus combiné des graffitis et n'apparaît que cinq fois dans les tatouages. L'utilisation différente de l'anglais montre que les porteurs et les auteurs ont des préférences concernant les sujets qu'ils écrivent sur leur peau ou sur les surfaces, ainsi que les mots qu'ils choisissent d'écrire.

Les entretiens menés dans ce chapitre confirment les conclusions des chapitres précédents. Pascal et Jean réfèrent à la musique rap et au fait que les styles de graffiti modernes sont nés aux États-Unis d'Amérique. L'anglais étant la langue officielle de ce pays, il a été associé et intégré au graffiti dès ses débuts, dans les années 1970. Pascal et Jean expliquent que l'utilisation de l'anglais aujourd'hui est grâce à l'histoire des graffiti et tatouages aux États-Unis et également comme l'anglais est omniprésent en France.

Conclusions

Cette thèse est une enquête sur les tatouages et les inscriptions de graffitis en tant que marqueurs de langage urbain de flux et d'hybridité en France. La nature sociale des inscriptions de graffitis et des tatouages témoigne de leur nature en tant que forme alternative de communication de rue (Mangeya 2014).

L'analyse de la littérature a permis de conclure que l'art du graffiti tant que l'art du tatouage a toujours été présent dans l'histoire de l'humanité et qu'il continuera d'évoluer et de se développer avec les humains. Ces deux formes d'art ont été associées à une tradition positive dans certaines cultures et à la punition, à la déviance dans d'autres, avant de devenir plus récemment un courant dominant à l'échelle mondiale. Certaines personnes et cultures ne les considèrent pas comme des formes d'art ou des formes légitimes et alternatives de discours, mais la nature omniprésente des deux arts suggère que ni l'un ni l'autre ne va disparaître de nos paysages linguistiques de sitôt (Mangeya 2014). Le terme même d'alternatif

est représentatif et révélateur de la nature des inscriptions de graffitis : c'est l'un des moyens de discours ouverts et disponibles pour tous, quelle que soit la place des ses inscriptions dans la société.

Nous avons d'abord cherché des instances de l'usage de l'anglais comme deuxième langue en France, en forme de graffitis et de tatouages. Nous avons ensuite analysé ses inscriptions à travers des corpus, et cela nous a montré les tendances linguistiques utilisées par ses communautés. Ces conclusions ne relèvent pas nécessairement d'une révolution à proprement parler, mais plutôt d'une évolution dans laquelle le langage est utilisé. L'étude s'est appuyée sur deux corpus : les tatouages et les inscriptions de graffitis, 602 réponses à l'enquête, 11 entretiens et 1 237 photographies d'inscriptions de graffitis. Les données variées se sont prêtées à une analyse utilisant des méthodes mixtes influencées principalement par l'approche de la théorie ancrée. L'enquête en ligne était axée sur les tatouages alors que les inscriptions de graffitis ont été recueillies par moi-même et par des bénévoles.

Les données ont révélé comment les porteurs de tatouages et les auteurs de graffitis expriment leur identité personnelle, leurs relations avec les autres et leurs sentiments à l'égard du monde. Les tatouages sont souvent des supports visuels qui marquent de manière permanente le corps des porteurs de tatouages de moments importants de leur vie personnelle, les reliant à leurs centres d'intérêt, tout en représentant leurs goûts esthétiques. Les graffitis donnent une voix à l'auteur et lui permettent de commenter anonymement le monde qui l'entoure. La langue anglaise est considérée à la fois comme un moyen de communication et comme un moyen de cacher des significations personnelles pour certains porteurs de tatouages. L'anglais peut être utilisé comme véhicule du message afin d'être compris par le plus grand nombre ou comme barrière pour empêcher les autres de lire l'inscription.

Les deux corpus contiennent des exemples de flux linguistique et d'hybridité. L'apparition et la réapparition de l'hybridité dans les tatouages, et en particulier dans les inscriptions de graffitis, est considérée dans cette étude comme une indication du niveau de compréhension de la langue des auteurs de graffitis et des tatoués, ainsi que de leur capacité à faire de *code-switching*. La présence de structures répétées telles que « fuck le 17 » est la preuve d'un usage répandu des phénomènes linguistiques dans la ville de Bordeaux. Les compétences linguistiques des tatoués sont également présentes dans les explications qu'ils

donnent de leurs tatouages, certains d'entre eux ayant créé ou choisi des phrases en anglais pour créer des jeux de mots qui n'était pas possible en français.

Les similitudes et les disparités entre les inscriptions graffiti et les tatouages ont été explorées également dans ce travail. D'une part, les inscriptions graffiti et les tatouages sont tous deux des exemples d'art textuel : des mots et des phrases écrits de manière esthétique. Peu de mots et de phrases se répètent dans les deux corpus ; il s'agit souvent d'exemples d'intertextualité manifeste, en particulier des paroles de chansons et des références musicales. Les inscriptions graffiti contiennent beaucoup plus des mots grossiers et de négativité alors que les tatouages contiennent plus de phrases et de mots associés à l'amour et à la positivité, ce qui suggère que des émotions différentes sont véhiculées par les deux styles d'écriture.

Les entretiens avec les graffeurs, les tatoués, et les tatoueurs appartenant aux deux groupes ont permis d'explorer en profondeur les formes d'art et les relations qu'elles ont entre elles. Les auteurs de graffitis deviennent souvent tatoueurs afin de gagner un salaire et de maintenir l'écriture de graffitis comme activité illicite. Les graffeurs et les tatoués ont expliqué que la présence de l'anglais dans les tatouages et les graffitis reflète le paysage linguistique qui les entoure : ils entendent de la musique en anglais, ils regardent la télévision et des films en anglais, ils « nagent » dans un bain linguistique anglophone.

Nous pouvons d'ores et déjà conclure qu'il existe beaucoup à apprendre sur l'utilisation d'une L2 en analysant les tatouages et les inscriptions de graffitis. Les tatouages et les graffitis sont un moyen pour les tatoués et les graffeurs de se percevoir eux-mêmes, de percevoir les autres et de percevoir le monde qui les entoure. Ils témoignent également de l'évolution et de l'hybridité des langues : au niveau le plus élémentaire, ils montrent que certains utilisateurs d'une L2 privilégient l'anglais par rapport à leur première langue dans certains contextes et vont jusqu'à montrer une hybridité complexe dans laquelle les utilisateurs créent avec compétence des phrases et des mots pour répondre à leurs besoins linguistiques.

Bibliography

Andron, S. (2018). Graffiti, street art and the right to the surface: For a semiotic, cultural and legal approach to urban surfaces and inscriptions [Doctoral, UCL (University College London)]. In Doctoral thesis, UCL (University College London). UCL (University College London). <https://discovery.ucl.ac.uk/id/eprint/10064450/>

Armstrong, M. L., Owen, D. C., Roberts, A. E., & Koch, J. R. (2002). College Students and Tattoos: Influence of Image, Identity, Family, and Friends. *Journal of Psychosocial Nursing and Mental Health Services*, 40(10), 20–29. <https://doi.org/10.3928/0279-3695-20021001-07>

Atkinson, M. (2003). *Tattooed: The Sociogenesis of a Body Art*. University of Toronto Press.

Benson, S. (2000). *Inscriptions on the Self: Reflections on Tattooing and Piercing in Contemporary Euro-America*. In *Written on the Body*. <https://press.princeton.edu/books/paperback/9780691057231/written-on-the-body>

Belkin, S., & Sheptak, R. D. (2018). Talking Bodies: Athletes & Tattoos as Nonverbal Communication. *The Sport Journal*, 21, 1–23.

Berger, C. M., Crossley, S. A., & Kyle, K. (2019). Using Native-Speaker Psycholinguistic Norms to Predict Lexical Proficiency and Development in Second-Language Production. *Applied Linguistics*, 40(1), 22–42. <https://doi.org/10.1093/applin/amx005>

Billoti de Gage, C. (2012). *Hands and manipulations in the grammar and cognitive systems of English*, Doctoral Thesis [Doctoral Thesis]. Université Bordeaux Montaigne.

Bloch, S. (2016). Challenging the defense of graffiti, in defense of graffiti. In *Routledge handbook of graffiti and street art* (pp. 440–451).

Block, D., & Corona, V. (2016). Intersectionality in language and identity research. Undefined. <https://www.semanticscholar.org/paper/Intersectionality-in-language-and-identity-research-Block-Corona/69012dbc55e40f4dee78a02c380420ad719f45a8>

Boon, R. (2021). Exploring the relationship between EFL teachers' values relating to sustainability and classroom practice [University of Manchester]. https://www.teachingenglish.org.uk/sites/teacheng/files/2022-08/MDA2022_Manchester_Boon.pdf

Blume, R. (1985). Graffiti. In Teun Van Dijk (ed.). In *Discourse and literature*.

Braun, V., & Clarke, V. (2006). Using thematic analysis in psychology. *Qualitative Research in Psychology*, 3(2), 77–101. <https://doi.org/10.1191/1478088706qp063oa>

Casino, K. I. (2019). Graffiti as Art as Language: The Logic of a Modern Language. *Philosophy Study*, 9(5). <https://doi.org/10.17265/2159-5313/2019.05.001>

Cappelli, M. L. (2020). Black Lives Matter: The Emotional and Racial Dynamics of the George Floyd Protest Graffiti. *Advances in Applied Sociology, 09(10)*, Article 10.
<https://doi.org/10.4236/aasoci.2020.109020>

Carrington, V. (2009). I write, therefore I am: Texts in the city. *Visual Communication, 8(4)*, 409–425. <https://doi.org/10.1177/1470357209343356>

Crenshaw, K. (1991). Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color. *Stanford Law Review, 43(6)*, 1241–1299.
<https://doi.org/10.2307/1229039>

----- (2015). Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics. *University of Chicago Legal Forum, 1989(1)*. <https://chicagounbound.uchicago.edu/uclf/vol1989/iss1/8>

Crystal, D. (2008). *A dictionary of linguistics and phonetics* (6th ed.). B. Blackwell.

Csesznek, C., & Stemate, D. (2019). Tattoos as a Form of Expressed Identity and Perceptions about the Risk of Getting Sick by Tattooing. *Bulletin of the Transilvania University of Braşov. Series VII: Social Sciences • Law, 59–70*. <https://doi.org/10.31926/but.ssl.2019.12.61.1.6>

Curtin, B. (2007). Semiotics and Visual Representation. *The Academic Journal of the Faculty of Architecture of Chulalongkorn University, 1*, 51–62.

DeMello, M. (1993). The Convict Body: Tattooing Among Male American Prisoners. *Anthropology Today, 9(6)*, 10–13. <https://doi.org/10.2307/2783218>

DeMello, M., & Rubin, G. S. (2000). *Bodies of Inscription: A Cultural History of the Modern Tattoo Community*. Duke University Press.

Demska, O. (2019). Hybridity and the Linguistic Landscape. *Cognitive Studies / Études Cognitives, 19*, 1–10. <https://doi.org/10.11649/cs.2007>

Denissova, G. V., Redkina, E. A., & Zalizniak, A. A. (2019). Developing Secondary Language Identity in the Context of Professional Communication. *Psychology in Russia: State of the Art, 12(1)*, 21–30. <https://doi.org/10.11621/pir.2019.0102>

Dickson, L. F., Dukes, R., Smith, H., & Strapko, N. (2015). To Ink or Not to Ink: The Meaning of Tattoos among College Students. Undefined. <https://www.semanticscholar.org/paper/To-Ink-or-Not-to-Ink%3A-The-Meaning-of-Tattoos-among-Dickson-Dukes/b05bbf8d4ed69b4338ab960c02be4d07ee772617>

Dukes, R. L. (2016). Deviant Ink: A Meta-Analysis of Tattoos and Drug Use in General Populations. *Deviant Behavior, 37(6)*, 665–678.
<https://doi.org/10.1080/01639625.2015.1060814>

Eckert, P., & McConnell-Ginet, S. (2007). Putting communities of practice in their place. *Gender & Language, 1(1)*. <https://doi.org/10.1558/GENL.2007.1.1.27>

Falk, P. (1995, March 1). *Written in the Flesh—Pasi Falk, 1995*.

- Finch, G. (2000). Linguistics: The Main Branches. In G. Finch (Ed.), *Linguistic Terms and Concepts* (pp. 188–238). Macmillan Education UK. https://doi.org/10.1007/978-1-349-27748-3_6
- Fisher, J. A. (2002). Tattooing the Body, Marking Culture. *Body & Society*, 8(4), 91–107. <https://doi.org/10.1177/1357034X02008004005>
- Foucault, M. (1977a). *Language, counter-memory. Practice: Selected essays and interviews by Michel Foucault* (D. F. Bouchard, Trans.). Basil Blackwell.
- (1977b). *Nietzsche, Genealogy, History*. In D. Bouchard (Ed.), *Language, Counter-Memory, Practice: Selected Essays and Interviews*. Cornell University Press.
- Gasparyan, G. (2020). Graffiti as a Linguistic Phenomenon: Different Theoretical Approaches. *Foreign Languages in Higher Education*, 24(1 (28)), Article 1 (28). <https://doi.org/10.46991/FLHE/2020.24.1.039>
- Gell, A. (1993). *Wrapping in Images: Tattooing in Polynesia*. Clarendon Press.
- Ghosh, P. (2020). Tattoo: A Cultural Heritage. *Antrocom: Online Journal of Anthropology*, 16(1), 295–304.
- Gilhooly, D., Amos, M., & Kitson, C. (2019). Reading the Ink Around Us: How Karen Refugee Youth Use Tattoos as an Alternative Literacy Practice. *Journal of Research in Childhood Education*, 33(1), 145–163. <https://doi.org/10.1080/02568543.2018.1531445>
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). Grounded theory: The discovery of grounded theory. *Sociology the Journal of the British Sociological Association*, 12(1), 27–49.
- Goldstein, N. (2007). Tattoos defined. *Clinics in Dermatology*, 25(4), 417–420. <https://doi.org/10.1016/j.clindermatol.2007.05.015>
- Greif, J., Hewitt, W., & Armstrong, M. L. (1999). Tattooing and Body Piercing: Body Art Practices among College Students. *Clinical Nursing Research*, 8(4), 368–385. <https://doi.org/10.1177/10547739922158368>
- Grice, P. (1989). *Studies in the Way of Words*. Harvard University Press.
- Gross, D. D., & Gross, T. D. (2016). The Meaning of Graffiti: An Interpretation. *ETC: A Review of General Semantics*, 73(4), 342–347.
- Hanfling, O. (1992). *Philosophical Aesthetics: An Introduction*. Wiley.
- Hedegaard, M. (2014). Exploring tension and contradictions in youth's activity of painting graffiti. *Culture & Psychology*, 20(3), 387–403. <https://doi.org/10.1177/1354067X14542526>
- Hentschel, E. (1987). Women's graffiti. 6(3), 287–308. <https://doi.org/10.1515/mult.1987.6.3.287>

- Holt, R. C. (2017). Reading the Writing of the Wall: The Israeli Security Fence/Palestinian Apartheid Wall as Semiotic Text. East Carolina University.
- Irwin, K. (2001). Legitimizing the First Tattoo: Moral Passage through Informal Interaction. *Symbolic Interaction*, 24(1), 49–73. <https://doi.org/10.1525/si.2001.24.1.49>
- Jaworski, A. (2014). Metrolingual art: Multilingualism and heteroglossia. *International Journal of Bilingualism*, 18(2), 134–158. <https://doi.org/10.1177/1367006912458391>
- Kosut, M. (2006). Mad Artists and Tattooed Perverts: Deviant Discourse and the Social Construction of Cultural Categories. *Deviant Behavior*, 27(1), 73–95. <https://doi.org/10.1080/016396290950677>
- Krashen, S. D. (1976). Formal and Informal Linguistic Environments in Language Acquisition and Language Learning. *TESOL Quarterly*, 10(2), 157–168.
- Krawiec, M. (2007). English Words Adopted and Used by Polish Graffiti Writers. A Review of Socio-Linguistic Aspects. *Acta Neophilologica*, IX, 53–63.
- Lemke, J. (2009). Multimodal genres and transmedia traversals: Social semiotics and the political economy of the sign. *Semiotica*, 2009, 283–297. <https://doi.org/10.1515/SEMI.2009.012>
- Lewisohn, C. (2008). Street Art: The Graffiti Revolution. Harry N. Abrams.
- Macdonald, N. (2001). The Graffiti Subculture: Youth, Masculinity and Identity in London and New York. Springer.
- Mangeya, H. (2014). *Sociolinguistic analysis of graffiti written in Shona and English found in selected urban areas of Zimbabwe* [Thesis]. <https://uir.unisa.ac.za/handle/10500/18670>
- Martin, C. W. (2018). *Tattooed Lives: The Indelible Experience of Meaning and Identity in Body Art*. Memorial University.
- McCarty, D. L. (2019). Tattoo Narratives and Counseling [University of Arkansas]. <https://core.ac.uk/reader/232208451>
- McDougall, D. (2012). Stealing foreign words, recovering local treasures: Bible translation and vernacular literacy on Ranongga (Solomon Islands). *The Australian Journal of Anthropology*, 23(3), 318–339. <https://doi.org/10.1111/taja.12003>
- Menis, A. (2002). Towards an understanding of graffiti discourse. *Monash University Linguistics Papers*, 2(2), 43–54.
- Merrifield, A. (2002). *Metromarxism*. Routledge.
- Moran, P. M. (2016). *The graffiti texture in Barcelona: An ethnography of public space and its surfaces* [Thesis, University of Manchester]. https://www.research.manchester.ac.uk/portal/files/54576054/FULL_TEXT.PDF

- Mowbray, J. (2012). *Linguistic Justice: International Law and Language Policy*. OUP Oxford.
- Mun, J. M., Janigo, K. A., & Johnson, K. K. P. (2012). Tattoo and the Self. *Clothing and Textiles Research Journal*, 30(2), 134–148. <https://doi.org/10.1177/0887302X12449200>
- Olusoji, O. A. (2013). Graffiti as a tool of students' communication. *International Review of Social Sciences and Humanities*, 5(2), 1–11.
- Paudel, J., & Neupane, P. (2019). Contents and the language used in graffiti: A case of Kathmandu Valley. *Journal of NELTA*, 24(1–2), 52–76. <https://doi.org/10.3126/nelta.v24i1-2.27680>
- Plesch, V. (2002). Memory on the Wall: Graffiti on Religious Wall Paintings. *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 32(1), 167–197.
- Reynolds, A. (2016). English as a medium of academic identity: Attitudes to using English for research and teaching at Nantes University. <https://doi.org/10.13140/RG.2.2.23860.99207>
- Richards, K. (2003). *Qualitative Inquiry in TESOL*. Palgrave Macmillan UK.
- Roberts, D. J. (2012). Secret Ink: Tattoo's Place in Contemporary American Culture. *The Journal of American Culture*, 35(2), 153–165. <https://doi.org/10.1111/j.1542-734X.2012.00804.x>
- Ruffle, B. J., & Wilson, A. E. (2018). The truth about tattoos. *Economics Letters*, 172, 143–147. <https://doi.org/10.1016/j.econlet.2018.08.024>
- Ruggs, E. N. (2013). The Influence of Employee Inking on Consumer Behavior: Boomed, Eschewed, and Tattooed [Rice University]. <https://core.ac.uk/reader/16437157>
- Sage, E. (2016). Jaytalking in Fin-de-Siècle Paris: Streets, Graffiti, and the Police. *Journal of Social History*, 49(4), 855–880. <https://doi.org/10.1093/jsh/shv088>
- Sanders, C. R., & Vail, D. A. (2008). *Customizing the Body: The Art and Culture of Tattooing*. Temple University Press. <http://www.jstor.org/stable/j.ctt1bw1j21>
- Sheivandi, L., Taghinezhad, A., Bazayr, Z., & Tabaeifard, S. J. (2015). On the Role of First Graffiti in the Emergence of More Vandalism. *Journal of Applied Linguistics and Language Research*, 2(7), 105–122.
- Swami, V., & Harris, A. S. (2012). Body Art: Tattooing and Piercing. In T. Cash (Ed.), *Encyclopedia of Body Image and Human Appearance* (pp. 58–65). Academic Press. <https://doi.org/10.1016/B978-0-12-384925-0.00012-2>
- Vail, D. A. (1999). tattoos are like potato chips ... you can't have just one: The process of becoming and being a collector. *Deviant Behavior*, 20(3), 253–273. <https://doi.org/10.1080/016396299266498>

Vasylets, O., Gilabert, R., & Manchón, R. M. (2017). The Effects of Mode and Task Complexity on Second Language Production. *Language Learning*, 67(2), 394–430.
<https://doi.org/10.1111/lang.12228>

Velliquette, A. M., Murray, J. B., & Creyer, E. H. (1998). The Tattoo Renaissance: An Ethnographic Account of Symbolic Consumer Behavior. *ACR North American Advances*, NA-25. <https://www.acrwebsite.org/volumes/8195/volumes/v25/NA-25/full>

Zieleniec, A. (2017). Graffiti. *Oxford Research Encyclopedia of Criminology*.
<https://doi.org/10.1093/acrefore/9780190264079.013.132>

Sitographie

Harper, D. (2001, 2020). Tattoo | Origin and meaning of tattoo by Online Etymology Dictionary. <https://www.etymonline.com/word/tattoo>

Merriam-Webster. (2022, July 30). *Definition of GRAFFITI*. Merriam-Webster.Com Dictionary. <https://www.merriam-webster.com/dictionary/graffiti>

Sanna, E. (2016, November 30). A journey in ink. U.S. Catholic. <https://uscatholic.org/articles/201611/a-journey-in-ink/>

Stowers, George. C. (1997). Graffiti Art. <https://www.graffiti.org/faq/stowers.html>